

— Huit mois après la mort de son mari, l'homme que vous avez tué, ma mère a mis au monde un fils, le fils de M. Delmare... Plus heureux que moi, ce frère n'a pas été voué à la misère, à l'abandon. Un parent de M. Delmare l'a adopté, l'a élevé, lui a donné son nom. Ce frère, je ne l'ai pas revu, moi, orphelin à sept ans, renié par tous, élevé par charité, jeté ensuite dans le monde, sans guide, sans appui ; livré au mal, tantôt par la faim, tantôt par des égarements de jeunesse que personne n'avait intérêt à réprimer en moi ; vivant au jour le jour et par tous les moyens, honnêtes si le hasard le voulait, honteux si je ne trouvais mieux, car je n'avais pas le choix ; aujourd'hui, lancé en aventurier dans un certain monde par un coup de dé, demain retombant dans la crapule, où je cherchais un pain fangeux que je ne trouvais pas toujours...

— Oh ! mon Dieu ! — murmura le comte en cachant sa figure dans ses mains ; — le malheureux !

— Oh ! reprit Delmare avec un sourire amer, je ne veux pas faire ici le bon apôtre... Dire que ma mauvaise conduite a été toujours involontaire, non ! Peu à peu dégradé, avili, perdu par cette vie de Bohémien ; sachant que personne n'avait à rougir de moi, je n'ai pardieu pas joué au scrupuleux pour l'honneur, comme on dit au billard. Entre une vie probe, misérable et dure, et une vie équivoque, fautive, où je pipais quelque argent, je choisisais l'argent et la bassesse ! C'est ignoble, n'est-ce pas ? Qui vous dit le contraire ? J'aurais bien voulu vous voir à ma place. Abandonné à quinze ans, tout seul et sans le sou, sur le pavé de Paris, qui sait si vous n'auriez pas fait pis que moi encore ? C'est facile, la vertu, quand rien ne nous manque ! Et si j'avais été élevé comme tant d'autres dans l'aisance et avec sollicitude, je n'aurais pas plus mal tourné que tant d'autres. Mais tout ça vous était bien égal, à vous ! Tandis que le fils vivait, aujourd'hui en mendiant, demain en chevalier d'industrie, le père...

— Votre père... reprit le général d'une voix profondément altérée, — votre père, pleurant des larmes de sang sur les malheurs qu'il avait causés, tâchait de les expier par un vie meilleur : votre père n'avait pas de jour sans se demander avec inquiétude ce vous étiez devenu ; car votre mère avait disparu avec vous, alors que j'étais presque mourant des suites de cet horrible duel. Et si hier, au lieu de ruser avec le major Maurice, mon meilleur ami, et de fuir de chez lui, vous l'eussiez écouté, il vous aurait dit mes remords en lui parlant de votre malheureuse mère, mes regrets et ma sollicitude en lui parlant de vous, de qui j'ignorais le sort...

— Monsieur, dit Delmare touché malgré son cynisme de l'émotion de son père, qui se pei-

gnait si poignante sur sa noble et belle figure, — si j'avais... pu croire que vous aviez pour moi... quelque affection...

— Eh ! ne voyez-vous pas que je pleure, que j'oublie tout, que ma fille et ma femme peuvent entrer ici d'un moment à l'autre...

Et le général Roland malgré la vigueur de son caractère, ne pouvant résister à cette violente secousse, tomba assis dans un fauteuil et cacha sa figure entre ses mains en s'écriant :

— Ah ! je suis bien malheureux !

A ce moment, Pietri, qui, de temps à autre entrebâillant la porte masquée dans la boiserie de la galerie, avait attentivement suivi les différentes péripéties de cette scène, avança de nouveau la tête et observa.

Soudain on entendit du côté de la galerie la voix de la comtesse interrompue çà et là par les doux éclats de rire de sa fille.

A ce bruit, le général tressaillit, se releva les traits empreints d'une angoisse inexprimable, puis s'adressant à Delmare avec un mélange de douleur navrante et de dignité, il lui dit :

— Voici ma femme et ma fille ; vous pouvez me frapper dans ce que j'ai de plus cher au monde ; faites, ce sera ma punition...

— Vous m'avez parlé avec des larmes dans les yeux, monsieur, reprit Delmare d'une voix profondément émue, en se dirigeant rapidement vers la porte que le comte avait laissée ouverte ; j'ai honte de ma conduite. Merci à vous de me donner l'occasion de la réparer !

— Ah ! tout est oublié ! s'écria le général pouvant à peine croire à ce revirement soudain. — Tu parles en fils, tu trouveras en moi un père ! entre-là. Après la fête, j'irai te rejoindre.

— Monsieur, dit Delmare le regard humide au moment où la porte allait se refermer sur lui, pour la première et la dernière fois peut-être, votre main...

— La voilà, et de tout cœur. — reprit le comte en la lui donnant. — Tout est oublié, te dis-je !

Et fermant précipitamment la porte, il mit la clef dans sa poche au moment où sa femme et sa fille, arrivant par le fond de la galerie, entraient en riant dans le salon. Pietri, de sa cachette, avait vu le comte enfermer Delmare.

— Bravo ! — dit le Corse, — le fils est sous clef. A la fille maintenant.

Et la porte masquée de la galerie se referma sur lui.

— Ma femme ! ma fille ! il était temps, dit le général en essuyant la sueur qui coulait de son front, et tâchant de cacher son émotion à la comtesse et à Héléne.

## XXIII.

Le général Roland, faisant pour sourire un

violent effort sur lui-même, alla au-devant de sa femme et de sa fille, et dit à celle-ci :

— Saurai-je, chère petite folle, la cause de cette gaieté que l'on entend de si loin ?

— La faute en est à mon parrain Maurice, mon père, répondit la riieuse, dont les joues étaient encore colorées par son accès d'hilarité.

— Vraiment ? dit le comte ; je ne croyais pas mon pauvre Maurice si plaisant.

— Eh bien ! mon père, tu te trompais. Figure-toi que nous étions allés maman, M. Charles et moi... Puis se retournant, elle ajouta naïvement : Tiens ! où est-il donc ?

— Sois tranquille, reprit la comtesse en souriant, il se retrouvera.

— Je l'espère bien, maman. Enfin, mon père, pour en revenir à mon parrain, que tu crois si peu plaisant, nous étions allés donner partout un dernier coup-d'œil aux préparatifs de la fête, jusque dans le salon d'attente ; là nous trouvons mon parrain. Nous croyons le ramener ici avec nous. Ah ! bien oui ! pas du tout ! Il nous dit qu'il s'est mis là de planton, et cela d'un air si comique, si comique ! que le fou rire me prend.

— Et pourquoi Maurice était-il là de planton, chère folle ?

— Tiens, mon père, je te le donne en cent, en mille ! Tu ne le devinerais pas ; c'est là ce qu'il y a de plus comique...

— Voyons, je t'écoute.

— « Ma petite Héléne, » me dit mon parrain avec ce sang-froid que tu lui connais. — « un vieux loup comme moi serait mal à l'aise dans vos salons, au milieu de toutes vos jolies femmes, et pourtant j'aime beaucoup à voir de jolies femmes en toilette de bal ; cela me rappelle ma jeunesse ; or, pour les admirer, je suis aux premières loges dans ce salon d'attente, et pas gêné du tout... et puis je les vois ôter leurs manteaux, donner un dernier coup-d'œil à la grande glace du milieu, rajuster une boucle de cheveux, faire enfin une foule de petites mines coquettes, et pour un philosophe c'est un spectacle très divertissant ; enfin j'ai ainsi la primauté de toutes ces élégances que vous ne verrez, vous autres, qu'après moi ; je reste donc ici de planton. » — Et il s'est mis droit comme un soldat au port d'armes. Mais il nous contait tout cela avec un sérieux si comique, que moi, maman et M. Charles, qui, par parenthèse, me semble beaucoup tarder à revenir, nous ne pouvions nous empêcher de rire aux éclats.

— Bon Maurice, quelle présence d'esprit ! dit à part le général.

Et il reprit tout haut en souriant :

— Ton excellent parrain est, comme toujours, un peu original. Ainsi, depuis un grand quart d'heure, vous n'avez pas quitté le salon d'attente ?

— Non, mon père.

— Et vous y avez trouvé le major... seul ?

— Oui, mon père, et de planton. Puis la jeune fille, riant de nouveau de tout son cœur, tâcha d'imiter la pose militaire du major.

— Et, chère folle, tandis que vous étiez là, vous n'avez vu entrer personne ?

— Non, mon père... puisqu'il n'y a personne dans les salons ; il est encore de trop bonne heure.

— Tu veux dire que vous n'avez vu entrer aucune personne étrangère à la maison ?

— Non, mon père.

— C'est étrange ! dit le général à part. Par où donc sera-t-il passé ?

Et il reprit tout haut, s'adressant à sa femme : — Ainsi, ma chère amie, tu es satisfaite des apprêts de la fête ?

— Tout est à merveille, mon ami, notre bon Pietri, chargé de l'arrangement des fleurs, s'est surpassé : il y en a partout des montagnes... Et dispersées avec un goût parfait !

— Oh ! reprit Héléne en riant, le vieux Pietri est dans son élément, quand il s'agit de fleurs... il les aime tant !...

A ce moment, on entendit le roulement d'une voiture dans la cour de l'hôtel. Malgré lui, le général, pensant à M. de Bourgueil, tressaillit.

— Déjà des voitures, dit la comtesse assez surprise ; il est pourtant de bien bonne heure encore !...

— Ah !... je tremble ! dit à part le général. Heureusement, Maurice est en bas...

— Quelle est l'impatiente provinciale qui a tant de hâte d'arriver à ta fête, chère maman, pour faire admirer sa toilette peut-être d'un goût douteux ? dit Héléne en riant. Puis redoublant d'hilarité, ah ! mon pauvre parrain Maurice... qui s'est mis de planton pour avoir les primeurs des élégances !... Je crains que cette fois il ne soit fort attrapé !...

Et la jeune folle de rire encore...

— Allons, Héléne, sois donc raisonnable, lui dit en souriant la comtesse, et voyons un peu quels sont ces empressés.

La femme du général et sa fille se dirigeaient vers la galerie, lorsque, par une des portes latérales du salon, entra Charles Bellecourt, l'air assez inquiet, et se disant :

— Pietri vient de m'engager à aller chercher chez moi la dernière lettre de mon père. Le moment approche, m'a-t-il dit... Quelque malheur nous menace donc ? Je suis d'une anxiété !

— Ah ! voilà M. Charles enfin ! dit Héléne. Il va peut-être nous apprendre quelles sont les personnes qui nous viennent sitôt.

— En traversant le vestibule, mademoiselle, je n'ai vu entrer dans le salon d'attente qu'une dame qui descendait de voiture : elle m'a paru charmante et très élégante...

— Je respire ! dit à part le général ; ce n'est pas Bourgueil et sa femme !

— Pour une élégante, reprit en souriant la

jeune fille, elle arrive de bien bonne heure !... Voilà du moins mon parrain Maurice à même de commencer ses observations philosophiques.

— Madame la baronne de Montglas, annonça de loin un valet de chambre au fond de la longue galerie que Louisa Marchetti, dite baronne de Montglas, et la veille encore prisonnière à Saint-Lazare sous le nom de Louise Beaulieu, devait parcourir pour arriver au salon où se trouvait la comtesse.

— La baronne de Montglas ? dit à part le général Roland en tressaillant ; il me semble que ce nom ne m'est pas étranger.

— Mais je ne connais pas de baronne de Montglas, dit à son mari la comtesse fort surprise, en se dirigeant néanmoins, accompagnée de sa fille, vers la galerie, pour y recevoir la prétendue baronne, sa protégée de Saint-Lazare, condamnée à la prison pour tentative de meurtre, et mise en liberté la veille même de ce jour, grâce à l'hypocrisie de sa conduite et à la puissante recommandation de la comtesse.

Louisa Marchetti, rendons-lui son véritable nom, arriva donc lentement du fond de la galerie ; sa toilette de bal, d'une extrême élégance, quoique fort simple, faisait ressortir encore sa rare beauté : ses joues brunes étaient animées, ses grands yeux noirs brillaient d'un sombre éclat ; son sourire contraint, sardonique, trahissait une résolution implacable ; car elle venait venger sa mère, pour qui elle avait conservé une sorte de culte malgré les honteux désordres de sa vie.

La comtesse, suivie de sa fille, et ne pouvant d'abord de loin suffisamment distinguer les traits de la jeune femme, s'était avancée vers elle, se demandant quelle pouvait être cette élégante baronne de Montglas. Mais lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas de Louisa, la comtesse s'arrêta pétrifiée. Ne pouvant en croire ses yeux, il lui semblait reconnaître son humble protégée de Saint-Lazare ; mais ce fait lui parut si impossible, qu'elle crut d'abord à une ressemblance extraordinaire, d'autant plus que le hideux costume des prisonnières, leur béguin gris, cachant les cheveux, avait jusqu'alors donné à Louisa, aux yeux de la comtesse, une physionomie, une apparence tout autre. En effet, elle n'était plus reconnaissable sous cette élégante robe de satin jaune paille, recouverte d'une tunique de tulle blanc et coiffée de ses magnifiques cheveux noirs, simplement ornés de gros nœuds de rubans de satin jaune paille comme sa robe, et frangés d'argent.

La comtesse se persuada donc d'abord qu'un hasard inconcevable avait donné à sa protégée de Saint-Lazare une ressemblance frappante avec cette baronne inconnue, dont la démarche élégante et la gracieuse aisance, en traversant cette galerie, annonçaient d'ailleurs, comme on dit, une femme tout-à-fait du monde.

Le général Roland, avait suivi sa femme et

sa fille, et il eut bientôt reconnu avec un saisissement inexprimable cette prétendue veuve d'un de ses anciens compagnons d'armes, cette femme séduisante, qui avait fait sur son âge mûr une vive impression, à laquelle il avait cependant résisté, aidé dans cette louable résolution par les sages conseils du major Maurice, confident de cette coupable velléité. Mais le major ne connaissait pas Louisa. Aussi, voyant passer devant lui, dans le salon d'attente, une jeune femme très élégante, il avait dû la croire une des personnes invitées à la fête.

Louisa était trop adroite pour ne pas tout d'abord, et afin de faire tolérer sa présence, invoquer ses anciennes relations avec le général Roland ; elle le mettait de la sorte dans une position très embarrassante aux yeux de sa femme et de sa fille, et s'assurait un allié. Aussi, après avoir fait à la comtesse une révérence pleine de grâce et de dignité, Louisa lui dit en souriant :

— Je ne saurais, en vérité, madame la comtesse, quelle excuse donner à mon étrange indiscretion, si ce cher général, et elle indiqua le comte d'un regard familier, si ce cher général ne devait vous être garant, madame la comtesse, que bien que je n'aie pas eu l'honneur d'être invitée par vous, le nom de mon mari, un des anciens frères d'armes du général, m'aurait peut-être permis d'espérer la faveur de vous être présentée. Maintenant, mon cher général, ajouta-t-elle en faisant un pas vers le comte, dont le trouble augmentait à chaque instant, je me mets sous la sauve-garde de nos bonnes et anciennes relations pour vous prier d'être mon défenseur auprès de madame la comtesse.

Celle-ci restait atterrée. Ce n'étaient pas seulement les traits de sa protégée de Saint-Lazare qu'elle retrouvait dans la baronne de Montglas, ressemblance, après tout, rigoureusement possible quoique extraordinaire ; c'était encore sa voix, son accent. Sans cette ressemblance véritablement effrayante, la comtesse n'aurait vu dans la démarche, si indiscrètement hardie, de cette inconnue, qu'un manque de savoir-vivre, et, quoique fort contrariée, elle l'eût peut-être excusée ; mais cette ressemblance inconcevable avec Louise Beaulieu, et son appel aux souvenirs du général à propos d'anciennes et amiables relations, qu'il ne démentait pas, tout jeta la comtesse dans une cruelle perplexité.

Le général Roland prit un parti désespéré : éconduire la baronne de Montglas comme une intrigante, c'était risquer de la pousser à des explications fâcheuses, en cela qu'elles pouvaient être mal interprétées, quoiqu'il n'eût rien à se reprocher ; aussi, espérant que cette baronne équivoque ne serait peut-être pas remarquée dans la foule qui allait bientôt envahir les salons, il dit à sa femme avec un sourire contraint, car il mentait :

— Je regrette ma chère amie, que madame de Montglas ne se soit pas adressée à moi, pour avoir l'honneur de vous être présentée. M. de Montglas, son mari, a en effet servi avec moi, et lors d'une demande de pension, que madame a faite, elle a bien voulu me demander mon appui, au nom de mes anciennes relations avec M. de Montglas.

— Puis-je maintenant espérer, madame la comtesse, reprit Louisa de sa voix insinuante et douce, que vous daignerez excuser l'indiscrétion de ma démarche ?

La comtesse répondit par un demi-salut d'une hauteur glaciale. Pour la première fois de sa vie, elle doutait de la fidélité de son mari, dont elle remarquait le trouble croissant depuis l'arrivée de cette jeune femme d'une beauté rare. Et d'ailleurs, plus elle écoutait la voix de Louisa, plus elle examinait ses traits, plus elle inclinait positivement à reconnaître en elle sa protégée de Saint-Lazare. Mais la comtesse pouvait-elle faire cette révélation devant sa fille, au moment même où le général venait pour ainsi dire de couvrir cette femme de sa protection, au moment où les invités allaient arriver ? quel éclat !... quel scandale !... Et pourtant, recevoir dans son salon, à côté de sa fille, une recluse de la veille, condamnée pour meurtre, graciée, il est vrai, mais enfin condamnée ! la comtesse en avait le vertige !

Hélène, avec la candeur de son âge, ne voyait dans Louisa qu'une charmante jeune femme très élégante, de manières parfaites, fort indiscrete sans doute ; mais le désir d'assister à une belle fête pouvait faire oublier tant de choses !... Et puis enfin, et c'était tout pour Hélène, son père ne protégeait-il pas la baronne de Montglas ?

Charles Bellecour, quoique préoccupé des recommandations de Pietri, mais plus clairvoyant que la jeune fille, remarquait l'embarras du général, l'air de plus en plus triste et glacial de la comtesse, l'attitude hardie de cette inconnue malgré sa position plus qu'équivoque ; et il se demandait avec une anxiété croissante si les prévisions de Pietri, au sujet de fâcheux incidents, ne commençaient pas à s'accomplir, et s'il ne devait pas bientôt songer à ouvrir la dernière lettre de son père, d'après l'avis du Corse.

Louisa Marchetti jugea d'un coup-d'œil sûr que, pendant quelques instans, elle dominerait la position ; aussi, dit-elle à la comtesse d'un ton pénétré :

— Veuillez croire, madame, que ce n'est pas absolument pour avoir le plaisir d'assister à une fête magnifique que je me suis permis de me présenter chez vous sans y être invitée. J'obéis à un motif plus sérieux, je pourrais même dire à un devoir.

— Je ne vous comprends pas, madame, ré-

pondit sèchement la comtesse. J'ignore quel devoir peut vous appeler ici.

— Un devoir cher à tous les cœurs généreux, madame la comtesse : la reconnaissance, car vous avez été mon bon ange.

— Madame ! s'écria la comtesse, stupéfaite de cette audace qui ne pouvait plus laisser le moindre doute sur l'identité de Louisa Beaulieu, — songez-vous à ce que vous dites !...

— J'y songe, madame la comtesse, et je suis heureuse, je suis fière de pouvoir proclamer bien haut... vos inépuisables bontés.

— Madame, reprit la comtesse, pouvant à peine se contraindre, et en interrompant Louisa Marchetti, si je ne me trompe, il me semble que c'est, au contraire, très bas... que vous devriez parler de ce que je puis avoir fait pour vous.

— Oh ! sans doute, madame, répondit Louisa avec un aimable sourire, votre modestie préférerait mon silence, mais ma vive gratitude ne peut tenir secret le nom de ma bienfaitrice.

— Et je vous approuve de toutes mes forces, madame, reprit Hélène avec une grâce charmante ; toutes les personnes que ma mère a eu le bonheur d'obliger devraient faire comme vous, se révolter, parler bien haut, l'on saurait tant d'actions généreuses et cachées !

— Mais, ma chère amie, reprit le général Roland au comble de la surprise, tu m'avais dit ne pas connaître madame.

— Allons, mon cher général, reprit Louisa en souriant, êtes-vous donc le seul à savoir que madame la comtesse ne reconnaît jamais les personnes qu'elle a comblées de ses bontés...

— Mais, monsieur Charles, dit tout bas Hélène à M. Bellecour, elle est fort aimable, cette dame...

— Sans doute, mademoiselle, répondit le jeune homme, assez embarrassé, tandis que Louisa reprenait :

— Ce qui va vous surprendre bien encore davantage, mon cher général, c'est de savoir pour quelle raison je bénis ma bienfaitrice... Imaginez-vous qu'avant-hier encore j'étais prisonnière à Saint-Lazare... Mon Dieu, oui, ajouta-t-elle d'un petit air coquet, j'étais prisonnière à Saint-Lazare... condamnée pour avoir donné un coup de couteau à mon amant, et grâce à la bienfaisante sollicitude de M<sup>me</sup> la comtesse, mon cher général, aujourd'hui je suis libre... et, comme vous voyez... ma première visite est pour ma protectrice.

— Mon Dieu, maman, s'écria Hélène toute tremblante ; cette dame est folle !

— Ma chère amie, s'écria à son tour le général ; que signifie...

— Cela signifie, reprit la comtesse, mise hors d'elle-même, et s'adressant à Louisa avec un geste écrasant, cela signifie que puisque vous payez ma compassion par une telle ingratitude,

je vous ordonne de sortir à l'instant de chez moi, entendez-vous, Louise Beaulieu ?

— Je ne m'appelle pas Louise Beaulieu, madame, reprit la jeune femme, et se redressant implacable, effrayante, elle tira de sa poche quelques papiers, qu'elle remit au général Roland, en ajoutant : Voici la preuve que je me nomme Louisa... et que je suis fille de Paula Marchetti...

— Grand Dieu ! s'écria le comte, atterré, tandis que Louisa reprenait d'une voix plus éclatante ; s'adressant à la comtesse :

— Que me parlez-vous de sortir ! je suis ici chez mon père, entendez-vous !... oui, chez le général Roland, mon père !

La comtesse se recula de deux pas, en regardant son mari, sans pouvoir trouver une parole, non plus que Charles Bellecour, aussi éperdu.

— Ma mère, que dit cette femme ? murmura Héléne en blémillant. J'ai peur... Oh ! j'ai peur !...

— Je dis, ma sœur, reprit Louisa en saisissant la main de la jeune fille épouvantée, je dis, ma sœur, que voilà mon père et le tien. Oui, cet homme infâme a séduit, déshonoré et abandonné une pauvre fille ! Elle est morte de désespoir ; et moi, son enfant, vendue à treize ans, j'en suis venue jusqu'à l'escroquerie, jusqu'au vol ! oui, ma sœur ; et puis un jour, dans ma fureur jalouse, j'ai donné des coups de couteau à mon dernier amant.

A cette effrayante révélation, il se fit un silence de mort parmi ces cinq personnes ; silence qui fut troublé par la voix d'un des valets de chambre annonçant successivement du fond de la galerie :

— Leurs excellences M<sup>me</sup> l'ambassadrice et M. l'ambassadeur d'Angleterre !

— M. le duc et M<sup>me</sup> la duchesse de Renneville !

— Lord et lady Beresford !

— M. le ministre des affaires étrangères !

## XXIV.

A l'annonce des invités à la fête, qui, selon l'habitude, commençaient d'affluer presque tous à la même heure, le général Roland se vit perdu. Cependant la galerie étant longue, il devait se passer plusieurs minutes avant que les invités atteignissent l'entrée du salon où se trouvaient réunis Louisa, Héléne, Charles Bellecour, la comtesse Roland et son mari. Celui-ci tenta un dernier effort pour échapper à l'horrible scandale qu'il redoutait. S'adressant vivement à sa femme et lui montrant au loin les invités qui s'avançaient, il s'écria :

— Pour l'amour de ta fille, aie du courage. Je reste près d'elle, va recevoir... Et vous, Charles, courez fermer les portières de la galerie.

La comtesse Roland, éperdue, obéit presque machinalement aux ordres de son mari, et alla plus morte que vive au-devant des personnes qui s'avançaient et qu'elle rejoignit vers le milieu de la galerie, au moment où Charles Bellecour détachait les embrasses des portières, qui, se croisant en retombant, isolèrent ainsi le salon de la galerie.

Louisa, les traits empreints d'une haine implacable, d'un triomphe farouche, se tenait immobile comme la statue de la vengeance. A côté d'elle, et la contemplant avec épouvante, Héléne, pâle, immobile aussi, les mains jointes ; elle ne pouvait articuler une parole, ses dents s'entrechoquaient par un tremblement convulsif ; le général Roland, presque fou de douleur, de honte et d'effroi, ne songea qu'à arracher sa fille à cette scène affreuse, et s'écria en allant à elle :

— Charles, emmenez-la d'ici !

Mais Héléne, se jetant dans les bras de son père comme pour y trouver un refuge, murmura presque égarée :

— Mon père ! je rêve, n'est-ce pas ? Ce qui se passe ici... cela n'est pas vrai ! cette femme... qui est là comme un fantôme—Et elle désignait Louisa d'une main tremblante—cette femme, qui a volé, qui a tué ; cette femme, ce n'est pas ta fille ? ce n'est pas ma sœur ? Tu vas lui dire qu'elle ment, n'est-ce pas ?

— Tais-toi ! oh ! tais-toi ! s'écria le général à voix basse, car il craignait d'être entendu de la galerie. Viens !... viens, malheureuse enfant !

Et montrant à Charles Bellecour, non moins éperdu, la porte qui faisait face à celle de l'endroit où était renfermé Delmare : Charles, ouvrez cette porte... emmenez Héléne.

Mais l'infortunée, de plus en plus égarée, s'échappa des bras de son père, et, se rapprochant de Louisa, qui savourait sa vengeance avec une joie infernale, elle lui dit d'une voix déchirante et entrecoupée de sanglots :

— Vous mentez. Vous n'êtes pas ma sœur !

— Si, je suis ta sœur ! reprit l'implacable créature. Oui, tu es la sœur d'une voleuse, qui a donné des coups de couteau à son amant ! oui, tu es ma sœur ! oui, ton père est aussi le mien ! Vois s'il ose me contredire ! Lui qui a tué ma mère par la douleur et la misère.

— Je vous dis que vous mentez, car mon père serait un monstre ! s'écria Héléne, dont les sanglots convulsifs éclatèrent. Vous mentez ! Tout le monde vénère et bénit mon père, entendez-vous ?

— Oh ! c'est à en mourir ! s'écria le comte, et, dans une résolution désespérée, il saisit sa fille entre ses bras et, l'enlevant malgré sa résistance et ses sanglots, il s'apprêtait à l'entraîner par l'issue que Charles Bellecour avait ouverte, lorsqu'à cette porte apparut le major Maurice pâle, effrayé, s'écriant :

— Adalbert, les gens de justice, un commissaire de police, le procureur du roi, il veut te parler. Il doit être maintenant là, dans la galerie.

A ce nouveau coup, le général Roland faillit perdre la raison. Sa fille, incapable de lutter plus longtemps contre de si terribles émotions, s'était presque évanouie dans ses bras et elle tombait à terre sans son fiancé qui la soutint, l'assit dans un fauteuil et ne la quitta plus.

Le comte était encore sous le coup de la stupeur où le plongeaient les paroles du major Maurice, lorsque les portières du salon se relevèrent et laissèrent voir la galerie remplie d'une foule brillante, interdite, silencieuse, que venait de traverser le procureur du roi, suivi du commissaire de police. La comtesse Roland, chancelante et livide, les accompagnait, pendant que Charles Bellecour et le major s'empresaient auprès d'Héléne, qui, plus blanche que sa robe, la tête renversée en arrière, trébuchait convulsivement ; quelques larmes brûlantes s'échappaient de ses paupières demi-closées.

Louisa, interdite et effrayée à la vue des gens de loi, devina trop tard dans quel piège l'avait fait tomber Pietri, en paraissant servir la vengeance qu'elle voulait tirer du séducteur de sa mère. La jeune femme crut pouvoir fuir par la porte qui avait donné passage au major, mais un agent de police, embusqué là, parut, et dit à Louisa :

— Pardon, madame, personne ne peut sortir d'ici en ce moment.

Louisa baissa la tête et serra les poings de rage.

Le général Roland faisant un violent et suprême effort sur lui-même, s'était avancé au-devant du procureur du roi, en lui disant :

— De quel droit, monsieur, s'introduit-on ainsi chez moi, au milieu d'une fête que je donne à mes amis ?

Le magistrat répondit au milieu du profond silence de la foule attentive :

— Je suis désolé, monsieur le général, d'être obligé d'accomplir en un pareil moment une pénible mission, mais la justice a des droits rigoureux auxquels tous doivent se soumettre ; la police est depuis longtemps à la recherche de deux repris de justice des plus dangereux, l'un ayant pris tour-à-tour les noms de *Morisset*, de *Saint-Lambert*, et ayant été condamné par coutumace à cinq ans de travaux forcés pour faux ; son véritable nom est *Adalbert Delmare*.

Les cheveux du général se dressèrent sur sa tête ; il resta muet, pétrifié, livide...

— L'autre contumace, reprit le procureur du roi, a pris tour-à-tour les noms de d'Harville, de baronne de Monglas, et dernièrement de Louise Beaulieu, sous lequel elle a été condamnée pour tentative de meurtre et graciée hier.

Mais elle a à rendre compte à la justice de nombreuses escroqueries et de plusieurs vols qualifiés, commis sous son faux nom de baronne de Monglas, car elle s'appelle Louisa Marchetti.

— Eh bien, monsieur, reprit le comte d'une voix étranglée et avec un sourire effrayant, car en ce moment sa raison l'abandonnait, eh bien, qu'est-ce que cela me fait à moi, vos repris de justice ?

— Des renseignements que nous avons tout lieu de croire certains, monsieur le général, reprit le procureur du roi, nous autorisent à penser qu'à votre insu, Adalbert Delmare et Louisa Marchetti sont en ce moment cachés ici, dans votre hôtel. La capture de ces deux dangereux repris de justice a paru si importante, qu'à notre grand regret, monsieur le général, nous venons faire ici des recherches, en vertu d'un mandat qui nous est confié.

— Cela ne me regarde pas, moi, répondit le général Roland, presque hébété par la terreur et avec son même sourire effrayant. S'il y a des malfaiteurs chez moi, arrêtez-les. L'on ne m'arrêtera peut-être pas, moi, je suppose ?

Et, il se mit à rire d'un rire convulsif.

— Ah ! le malheureux ! s'écria le major Maurice en courant à son ami, sa raison s'égarait, il n'y résistera pas.

Et s'adressant au général à voix basse en lui prenant la main :

— Mon ami, du courage, reviens à toi.

Le comte ne parut pas entendre le major, et jeta autour de lui en ricanant des regards de plus en plus effarés.

La comtesse s'était rapprochée de sa fille, que Charles Bellecour ne quittait pas.

Héléne avait peu-à-peu repris ses sens ; ses grands yeux s'ouvraient fixes, attentifs à tout ce qui se passait. Deux ou trois fois sa mère lui parla, mais, sans lui répondre, la jeune fille, posa son doigt sur ses lèvres, fit signe à la comtesse de garder le silence, et parut écouter avec une sombre curiosité ce qui se disait autour d'elle.

La foule des invités pressée à l'entrée du salon avait fait entendre un sourd murmure de surprise en voyant l'étrange attitude du général Roland en cette circonstance et en entendant ses réponses non moins étranges.

A ce moment, la tête de Pietri parut à l'embrasure de la porte gardée par l'agent de police, auquel le Corse dit deux mots à l'oreille, en lui désignant d'abord du geste l'endroit où était enfermé Delmare, puis Louisa, qui, debout, le front indomptable, les lèvres contractées par un affreux sourire, oubliait son sort, pour jouir d'une vengeance plus horrible cent fois que celle qu'elle avait rêvée dans sa haine contre le séducteur de sa mère.

— Monsieur le général, reprit le magistrat, nous allons, si vous le permettez, commencer nos recherches.